



HAL
open science

Un chercheur chinois sur le terrain en RD Congo : parcours, identités et relations d'enquête

Cai Chen

► **To cite this version:**

Cai Chen. Un chercheur chinois sur le terrain en RD Congo : parcours, identités et relations d'enquête. *Suds*, 2023, 288, pp.199-209. 10.4000/suds.897 . hal-04538638

HAL Id: hal-04538638

<https://hal.science/hal-04538638>

Submitted on 9 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Chen, C. (2023). Un chercheur chinois sur le terrain en RD Congo : parcours, identités et relations d'enquête. *Suds : Géographies critiques, perspectives des Suds*, 288, 199–209. <https://doi.org/10.4000/suds.897>

Un chercheur chinois sur le terrain en RD Congo : parcours, identités et relations d'enquête

A Chinese researcher in the field in DR Congo: pathway, identities and field relations

Cai Chen¹

Première femme : Qu'est-ce qu'il va faire au Congo, ce Chinois-là ? [Avec méfiance]

Seconde femme : Bah, il veut peut-être visiter notre beau pays. [Toutes deux rigolent.]

Le 14 décembre 2022, j'ai pris un vol de Bruxelles à Kinshasa afin de réaliser une enquête de terrain exploratoire.² La conversation précédente a eu lieu entre deux Congolaises lorsque j'étais dans la file d'attente pour accomplir les formalités parmi un bon nombre d'Africains subsahariens et quelques Européens blancs isolés. Elle s'est déroulée en français, la langue que je maîtrisais, contrairement à d'autres langues africaines dont je peinais à saisir le mot « Chinois ». J'ai fait semblant de ne rien comprendre, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander quel était le sens de cette discussion.

Je doutais qu'il soit inhabituel pour elles de voir un Chinois (voyager) au Congo, car David Van Reybrouck a ironiquement affirmé qu'« [à] Kinshasa grandit une génération pour laquelle les Européens sont plus exotiques que les Chinois. » (2012, p. 569), quand lui-même, un Flamand, a été pris pour un « Chinois ».³ De plus, j'ai travaillé et vécu entre 2016 et 2019 en Afrique de l'Ouest, précisément au Mali, au Burkina Faso et au Niger, rencontrant plusieurs centaines de Chinois dont je supposais qu'ils étaient en grand nombre sur le continent. Je m'attendais à ce que cela soit également le cas en République démocratique du Congo (« Congo » dans ce texte, pour reprendre le vocable utilisé localement). Cependant, je me demandais toujours : « Pourquoi était-il encore inhabituel pour la diaspora congolaise de me voir là-bas, voyageant au Congo depuis Bruxelles, et que pensaient-ils de moi en tant que visiblement Chinois parmi eux ? »

I – Expatriation en Afrique : la genèse d'un projet de recherche

Contrairement à mes voyages précédents en Afrique en tant qu'« expatrié » travaillant pour une entreprise chinoise spécialisée dans la construction d'infrastructures de communication, cette fois-ci, quasi trentenaire, je me suis rendu au Congo dans le cadre de ma recherche doctorale en anthropologie dans une université belge. Alors que l'avion prenait lentement de l'altitude, je ressentais une excitation grandissante à l'idée de retourner en Afrique avec un nouveau rôle et l'opportunité de découvrir un autre pays, mais sans la peur, l'inquiétude et

¹ Doctorant au Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains (LAMC), Université libre de Bruxelles (ULB), Belgique. Courriel : cai.chen@ulb.be

² Cette recherche a bénéficié du financement *Seed Money* (2022-2023) de la Maison des sciences humaines (MSH) de l'ULB. Je tiens à remercier Alice Corbet, responsable de la rubrique Terrain de *Suds*, pour ses relectures attentives et ses commentaires stimulants. Mes remerciements vont aussi à l'évaluateur anonyme de l'équipe éditoriale de la revue *Suds*.

³ Un de mes informateurs m'a raconté une anecdote similaire : il avait rencontré une missionnaire blanche aux cheveux bruns (dite « Française ») qui lui a demandé pourquoi des enfants au village l'appelaient « Chinoise ». Ce phénomène, qui va à l'encontre de la perception des Chinois comme des « Blancs » au Congo (voir ci-après), pourrait être attribuable à la dispersion des Chinois dans le pays, en particulier dans des régions reculées où les seuls étrangers que les locaux peuvent rencontrer sont des travailleurs migrants chinois présents sur les chantiers de construction d'infrastructures. Ainsi, le vocable « Chinois » ou « Chine » devient synonyme d'étranger.

l'anxiété qui m'avaient envahi lors de mon premier voyage à l'étranger, de Pékin à Bamako, à l'âge de 22 ans. C'est au Mali que j'ai commencé à m'intéresser aux rapports entre des personnes aux traits phénotypiques différents comme la couleur de peau et d'origines ethniques diverses. Dû à la chanson chinoise « *longde chuanren* » (Descendants du dragon), j'ai toujours cru avoir « les yeux noirs, les cheveux noirs et la peau jaune » comme les autres Chinois. Cependant, j'ai été déconcerté lorsque des enfants maliens ne cessaient de m'appeler « *tubabu* » (« le Blanc » en bambara) en me voyant dans les rues de Bamako. C'est de la même manière que j'ai appris l'équivalent mooré du terme, « *nassara* », à Ouagadougou.⁴ J'entendais également les gens m'appeler « petit Chinois » quelquefois. Dès lors, j'ai posé la question à mes amis locaux : « Comment peut-on me considérer comme un Blanc ? En fait, je suis une personne "jaune". D'ailleurs, j'ai une figure si chinoise, avec les yeux bridés. »

Étudier les sciences sociales dans des sociétés européennes superdiverses (Vertovec 2007), en France, en Roumanie, en Espagne, et actuellement en Belgique, m'a ouvert la fenêtre sur un « nouveau monde » et m'a incité à de nombreuses réflexions sur moi-même, mon parcours et la société. En prenant mon propre « *racial learning* » (apprentissage racial) (Lan 2012, pp. 5–7) comme exemple, j'ai toujours été fier d'appartenir à la « race jaune » depuis mon enfance, en raison de la croyance mythique commune de la lignée jaune – nous, les Chinois Han⁵, sommes les descendants de l'Empereur jaune. Dans la Chine ancienne, le jaune était également la couleur exclusive de l'empereur, symbolisant le pouvoir et la majesté. Ainsi, dans le contexte chinois, le terme « jaune » transcende la notion simpliste de couleur de peau. Cependant, en Europe, le concept de « race » est controversé, et il semble politiquement incorrect de se réjouir de ma « race ». Le vocable « jaune » évoque des connotations du « péril jaune », une métaphore raciste qui présente les Asiatiques comme une menace pour l'Occident (voir Chuang 2021).

Les chercheuses et chercheurs en Occident ont tendance à conceptualiser la « race » à partir des expériences des sociétés à prédominance blanche. Toutefois, cela ne suffit pas à expliquer mes doutes : pourquoi j'étais fier d'être « jaune » en Chine, mais pas en Europe ; pourquoi les Africains rencontrés me percevaient comme un « Blanc » ; et quelles sont les différences que ces mêmes personnes établissent entre les Chinois et les « vrais » Blancs euro-américains. Toutes ces questions ont suscité ma curiosité quant aux idéologies sous-jacentes à ces rencontres « blanc-noir-jaune » tout au long de ma trajectoire à travers l'espace-temps. C'est cette curiosité qui m'a poussé à consacrer ma recherche à la dynamique ethno-raciale sino-africaine dans l'Afrique postcoloniale. Étant donné que j'étudie l'anthropologie sociale en Belgique, un pays ayant des liens historiques avec le Congo, et que ma directrice de thèse est spécialisée dans la mixité conjugale, j'ai choisi d'examiner en particulier les relations intimes sino-congolaises comme site principal pour appréhender les interactions ethno-raciales entre ces deux peuples. Dans le présent article, je partage mes expériences de terrain, en mettant en lumière l'« auto-ségrégation » des Chinois au Congo, leurs interactions avec la société d'accueil, les perceptions réciproques entre les Chinois et les Congolais, ainsi que ma constante négociation des identités sur le terrain.

II – Les Chinois au Congo : entre altérité et auto-ségrégation

Mon vol a atterri à l'Aéroport de Kinshasa-N'Djili le même jour. Alors que j'attendais pour

⁴ Des termes équivalents sont également entendus au Congo, tels que « *mundele* » en lingala et « *muzungu* » en swahili. Tout comme en Afrique de l'Ouest, le « Blanc » est, dans le contexte local, un terme relatif englobant toute personne à la peau non-noire, ce qui constitue une catégorisation simplifiée et ambiguë. Cependant, aux yeux des Congolais, les « Blancs » se distinguent entre eux – les « vrais » Blancs, les Blancs de second rang (ou les petits Blancs) et les « faux » Blancs dont les Chinois – en raison de leur statut socio-professionnel et de leur distinction sociale dans le sens bourdieusien (voir Kahola Tabu 2013).

⁵ Les Han constituent l'ethnie majoritaire du peuple chinois.

passer le contrôle de passeport, j'ai remarqué qu'un agent d'immigration me lançait plusieurs clins d'œil. Il m'a fallu un moment pour comprendre qu'il s'agissait de la personne chargée de m'« aider » à traverser le contrôle – une pratique courante parmi les Chinois en Afrique –, parce que j'avais demandé à la gérante de l'hôtel-restaurant chinois où j'allais séjourner à Kinshasa d'envoyer quelqu'un pour me récupérer à l'aéroport. Or, je pensais que le service d'accueil à l'aéroport consistait uniquement à ce que quelqu'un – en l'occurrence, le chauffeur – m'attende à la sortie avec un papier affichant mon nom. Mes inquiétudes ont commencé à surgir : « Oh mon Dieu, est-ce que je devrai payer plus pour cet arrangement supplémentaire, tandis que je parle couramment le français et que mes documents de voyage sont en règle ? ». L'agent d'immigration m'a escorté à travers le contrôle de passeport, puis m'a demandé de le suivre jusqu'à un autre homme qui devait m'aider à récupérer mes bagages et à passer la douane. Ce dernier m'a ensuite conduit au parking, où j'ai finalement rencontré le chauffeur qui allait me conduire à ma destination pour mes premiers jours au Congo. Lorsqu'ils m'ont rencontré, les trois hommes étaient tous étonnés : « Oh, vous parlez français ! » Cela a été, effectivement, une surprise tant pour eux que pour moi. Il était évident que ce service était destiné principalement aux Chinois qui ne maîtrisent pas le français et qui craignent d'avoir des problèmes avec les agents d'immigration ou les douaniers.

Ce service privilégié avait été organisé par Sœur (aînée) Lili⁶, gérante du restaurant chinois qui existait à Kinshasa depuis 50 ans. Ce restaurant, qui comportait cinq chambres, était situé au dernier étage d'un bâtiment administratif d'état congolais. Ma première nuit s'y est écoulée sans connexion Internet. Donc, la première chose que j'ai entreprise le lendemain a été d'acheter une carte SIM. Au coin de la cour de l'immeuble, j'ai rapidement trouvé un vendeur, sans même faire le tour du quartier. Cependant, j'ai dû attendre patiemment, car la petite « boutique » était très fréquentée par des passants à la recherche d'« unités » (du crédit mobile). Soudain, un homme a crié : « Hé, Chinois ! Toi, tu dois aller là où se trouvent les expatriés ! » J'ai répondu : « Quelle hospitalité à Kinshasa ! C'est mon premier jour ici, et je veux juste acheter une carte SIM. ». Le vendeur est immédiatement intervenu, laissant l'homme me regarder avec stupéfaction. Je me suis rendu compte que j'étais entré dans un espace habituellement peu fréquenté par les étrangers, dits « expatriés ».

Après cet achat, je souhaitais retourner directement dans ma chambre. C'était un jeudi, et de nombreuses personnes travaillaient dans cet établissement de huit étages. Je devais prendre l'ascenseur pour remonter au dernier étage, mais il y avait déjà trois personnes – deux femmes et un homme – qui attendaient dans le hall d'entrée. Dans ce bâtiment, il y avait trois ascenseurs, un à droite avec le nom du restaurant sur la porte, et deux autres à gauche dont un seul était en service. À mon arrivée la veille et lorsque je suis descendu ce matin-là, j'ai emprunté l'ascenseur réservé aux clients et au personnel, qui desservait exclusivement l'étage du restaurant. Peu après mon entrée dans le hall, un ascenseur à gauche avait déjà ouvert sa porte, dans lequel je me suis donc précipité. Alors que j'étais à peine entré, l'une des deux femmes m'a parlé en pointant le doigt vers le côté opposé : « C'est là-bas, pour les Chinois ! » Surpris, j'ai demandé : « Pourquoi ? ». Elle a répondu : « C'est vous, les Chinois, qui voulez que ce soit comme ça, et l'autre ascenseur est réservé aux Chinois ! » J'ai alors répliqué : « Mais cet ascenseur est déjà ouvert. Je peux le prendre quand même, non ? » « Ah, tu sais t'exprimer en français. Ça, c'est bien, pas comme les autres Chinois ! Bienvenue au Congo ! », répondait-elle avec un sourire empreint de surprise.

⁶ Les Chinois, que ce soit en Chine ou à l'étranger, ont l'habitude d'utiliser des termes de parenté spécifiques au genre et à l'âge lorsqu'ils s'adressent l'un à l'autre, même s'ils ne sont pas de la même famille élargie.



Photographie 1. Rouge de Chine : l'entrée d'un restaurant chinois à Kinshasa (© Cai Chen, décembre 2022)

Lorsque l'ascenseur a finalement atteint le dernier étage, j'ai aperçu le nom du restaurant en rouge sur le mur en face de moi, ainsi qu'une grande porte métallique de couleur rouge aussi sur la gauche, marquant la frontière de l'« espace chinois » au sein de ce bâtiment public (voir la photo ci-avant). Cette porte est en effet un « symbole de protection » qui régule l'accès aux deux mondes – celui de l'intérieur et celui de l'extérieur – comme on le retrouve dans d'autres résidences chinoises (voir Wu 2021, p. 51). Par ailleurs, elle crée également des tensions entre les deux mondes.

Pourtant, ma rencontre avec Liyuan, épouse chinoise d'un Congolais et mère de trois enfants, a changé cette vision simpliste de la « non-mixité sociale » des Chinois au Congo (Ngoie Tshibambe 2014). Liyuan était l'une des camarades de ma professeure de français à l'époque avec qui j'ai toujours été en contact. Lorsque je suis parti travailler en Afrique, cette professeure m'a dit : « Si un jour tu vas au Congo-Kin[shasa], je pourrais te présenter une amie qui a épousé un Congolais et habite à Kinshasa. » C'est ainsi que je « connaissais » ce premier couple sino-congolais même avant l'élaboration de ma thèse. Nous nous sommes physiquement rencontrés dans son restaurant chinois fusion, situé au carrefour et directement ouvert sur la rue, sans clôture ni porte métallique. Tout comme sa famille interculturelle, Liyuan aspirait à ce que « ce restaurant chinois unique soit accessible non seulement aux Chinois ou à d'autres étrangers, mais aussi aux Congolais, et serve de pont entre les différentes cultures et cuisines ! » (entretien à Kinshasa, le 20 décembre 2022).

Liyuan a immédiatement accepté de participer à ma recherche et est devenue dès lors l'une de mes gatekeepers pour accéder au terrain, bien qu'elle ait ajouté : « Mais notre couple peut être différent des autres et ne peut pas être représentatif. » Effectivement, son époux et elle parlent tous deux le français et le chinois, et ils possèdent au moins un diplôme de master et

une formation en sciences sociales. Par conséquent, il leur a été relativement aisé de comprendre le processus de recherche, ainsi que les tenants et aboutissants des entretiens enregistrés. Cependant, pour d'autres interlocuteurs chinois et congolais, j'ai dû chercher d'autres manières de les approcher et de les convaincre de participer d'une part, et constamment négocier ma position et mes multiples identités sur le terrain d'autre part.

III – Interactions ségréguées : les perceptions réciproques biaisées

Mon travail de terrain à Kinshasa a été difficile au début. Malgré l'aide de Liyuan pour entrer en contact avec un Chinois ayant épousé une Congolaise, ma demande de rencontre a été rejetée. Ne connaissant personne d'autre sur place et constatant que le coût de la vie à Kinshasa, pour un expatrié, était exorbitant (par exemple, un cappuccino coûtait sept dollars), j'ai décidé de quitter la capitale dix jours plus tard pour me rendre à Lubumbashi. Là-bas, j'ai trouvé un hébergement abordable, grâce à l'aide de Frère Li, qui est originaire de ma ville natale et gère une ferme de légumes chinois à Lubumbashi, et dont j'ai pris la connaissance grâce à un forum en ligne. La veille de Noël, mon vol de *Congo Airways*, après avoir été reprogrammé et retardé de huit heures, a finalement atterri à quatre heures du matin le jour suivant. Bien qu'il n'y ait pas de contrôle de passeports pour les vols domestiques, j'ai été arrêté et contrôlé par un agent d'immigration, étant le seul passager visiblement chinois. Cela ne m'a toutefois pas surpris, car Liyuan, Frère Li et d'autres amis avaient tous attiré mon attention sur le chantage ciblé (voir ci-après) envers les Chinois par les agents d'immigration à l'aéroport, que les documents de voyage soient en règle ou non.

Frère Li est venu me chercher à l'aéroport et m'a emmené dans ce qu'il a présenté comme « un "hôtel semi-ouvert" de son amie, Sœur Liu ». Lorsque nous sommes arrivés, il était déjà cinq heures et demi et il y avait une coupure d'électricité. Je me suis donc endormi aussitôt sur le lit. Je ne sais pas combien d'heures plus tard, j'ai été réveillé par le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait brusquement et entendu une femme africaine qui criait : « Ah, il y a quelqu'un dans la chambre ! » mais je me suis retourné et rendormi. Lorsque je me suis finalement levé, j'ai pris une douche avant de quitter ma chambre pour voir enfin cet « hôtel ». Une femme congolaise était en train de laver le linge à côté d'une porte sur laquelle étaient gravés des couplets de la fête du printemps (*chunlian*) – une porte typiquement chinoise. Lorsqu'elle m'a vu approcher, elle m'a salué en français. Je lui ai répondu en plaisantant : « Bonjour, c'est vous qui avez ouvert ma porte et interrompu mon rêve ? ». Elle s'est mise à rire et a répondu de façon surprenante : « Oh, je suis désolée, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un. Aïe, comment vous parlez si bien français ? Vous êtes Français ? » « Non, je suis Chinois comme les autres et ici c'est un endroit pour les Chinois, non ? » Elle m'a expliqué : « Parce que vous parlez français et les autres Chinois ici ne parlent que le kiswahili cassé et mélangé. »

Les jours suivants, les travailleurs congolais dans cette cour, y compris deux femmes de ménage, un agent de sécurité et plusieurs chauffeurs, discutaient entre eux et disaient aux visiteurs congolais que « Ce Chinois est différent. Il parle français. Il salue et parle aux Congolais. Il étudie à Bruxelles ». J'ai ainsi été facilement accepté parmi ces interlocuteurs que je côtoyais quotidiennement. À d'autres occasions, des Congolais m'ont complimenté comme Chinois « développé » par rapport à d'autres qu'ils percevaient comme « peu éduqués, mal habillés, ne parlant ni français ni anglais, et ignorant toujours les gens lorsqu'ils les saluent » en comparaison des « vrais » Blancs.

Néanmoins, pour ceux qui me croisaient dans la rue, je ne serais qu'un « Chinois » parmi des milliers d'autres. Souvent, j'ai croisé des locaux qui m'abordaient pour demander de l'argent, ce qui me gênait énormément. J'ai demandé à Nadine, femme de ménage, la raison de ces demandes constantes. Elle a répondu : « Parce que vous êtes blanc. Quand on voit un

Chinois comme ça, on voit beaucoup d'argent ! Faut donner un peu, non ? Qu'est-ce que ça fait ? » Certes, indépendamment de leur origine sociale ou de leur emploi, les Chinois au Congo bénéficient d'un privilège économique par rapport aux locaux. Les Chinois que j'ai rencontrés sont généralement employés par des entreprises d'état ou affiliées en tant qu'ingénieurs, managers ou ouvriers, et plus souvent des entrepreneurs ou commerçants indépendants. Même un travailleur chinois peu qualifié gagnait au moins dix fois plus que son collègue congolais (1 500 \$ contre 150 \$ par mois). D'après des « *lao gangguo* » (littéralement « vieux Congo ») – des Chinois ayant résidé au Congo depuis de nombreuses années –, un recensement informel mené par l'Ambassade de Chine durant la pandémie de Covid-19 estime la présence de plus de 30 000 Chinois dans le pays.

Comme dans d'autres pays africains, la relation entre Africains et Chinois est souvent basée sur l'emploi ou la supervision (Sautman et Yan 2016). D'une part, les employés congolais se plaignent souvent que les patrons chinois les paient très peu mais leur demandent de très longues heures de travail – ils n'ont même pas le temps d'aller à l'église – et qu'ils ne se comportent pas comme le « *boss* », car ils ne font pas attention à l'habillement et à leurs comportements. D'autre part, des employeurs Chinois véhiculent souvent le discours selon lequel « Les Congolais sont paresseux et ils volent leur patron. Ils ne remercient que Dieu mais pas leur patron qui les paient chaque fin de mois. » (conversation informelle à Lubumbashi, janvier 2023)

Outre leurs travailleurs et partenaires de business, les Congolais qui sont le plus en contact avec les migrants Chinois sont des *street-level bureaucrats*, tels que les agents d'immigration, la police (routière, militaire, judiciaire) et les officiers de la fiscalité ou de la douane. Perçus comme riches, les migrants Chinois sont aussi vulnérables quand ils font l'objet d'un traitement différentiel en raison du déséquilibre des pouvoirs à l'encontre des bureaucrates représentant le pouvoir de l'état. Ces derniers effectuent des inspections ciblées et des visites surprises chez les Chinois, cherchant délibérément des preuves d'« infractions » mineures pour extorquer de l'argent, ce que les Chinois appellent « *zhao mafan* » (voir Chen 2023; Sheridan 2019). Ceci renforce également l'impression défavorable qu'ont les Chinois de la société congolaise imprégnée de corruption.

IV – Agentivité d'ethnologue : la négociation constante des identités

Mon parcours migratoire à travers différents espaces et mes expériences vécues ont eu un impact significatif sur le choix de mon sujet de recherche, du groupe ciblé, et du terrain pour ma thèse. De même, mes multiples identités, positions, ainsi que mon origine géographique et sociale influencent la façon dont j'effectue ma recherche (voir par exemple Fresnoza-Flot et Cheung 2023), en particulier la manière dont j'établis et maintiens les relations avec mes interlocuteurs chinois et congolais. En tant qu'ethnologue intéressé par les interactions entre ces deux groupes, j'ai constamment été impliqué dans la négociation de mes identités plurielles, qui ont continuellement (re)façonné les relations d'enquête.

Partageant le même pays d'origine, la même ethnicité et la même langue, j'ai été accepté et intégré facilement dans la communauté chinoise. Le réseau social ethnique a joué un rôle essentiel dans ma recherche de logement, mes rencontres avec des couples sino-congolais, ainsi que dans la facilitation de ma vie quotidienne dans plusieurs villes congolaises. Pour établir la confiance avec mes enquêtés, j'ai choisi d'être introduit par leurs connaissances au lieu d'entrer directement en contact. Toutefois, ma position sociale et culturelle comme doctorant résidant en Europe a accentué la distance sociale entre moi-même et mes interlocuteurs chinois souvent issues du milieu rural ou des classes populaires. Par exemple, ils préféraient m'appeler « *da xuesheng* » (étudiant) au lieu d'utiliser mon nom ou « *xiao chen* » (Chen junior). En Chine,

c'est une manière plutôt positive de s'adresser à quelqu'un ayant fait des études universitaires, ces dernières étant réservées aux plus privilégiés. Cependant, le fait que je bénéficiais d'une bourse belge et que j'avais l'intention de m'installer en Europe a été interprété par le compagnon chinois de Sœur Liu, au cours d'un repas partagé avec d'autres clients de l'hôtel, comme soupçon de « subornation par des forces étrangères » afin de rapporter aux autorités belges sur « les relations sexuelles inappropriées entre les Chinois et les femmes noires dans leur ancienne colonie ». Toutefois, étant également issu du milieu rural, j'étais familier avec leur sociabilité et leur langage. J'ai donc fait des efforts pour réduire cette distance sociale en partageant des repas, en modifiant mon registre de langue, en changeant même ma coiffure (passant d'une coupe tendance un peu longue à une « coupe de pouce »),⁷ et en offrant mon aide pour la traduction ou les besoins informatiques. En revanche, avec ceux qui travaillent comme traducteurs dans de grandes entreprises chinoises, la relation n'était pas pareille car ils étaient tous diplômés comme moi à l'époque. D'ailleurs, je ne me sentais pas obligé de cacher mon homosexualité avec certains d'entre eux, ce qui n'était pas le cas la plupart du temps sur le terrain, que ce soit avec mes interlocuteurs congolais ou chinois.

Avec mes interlocuteurs congolais, l'évolution de notre relation suivait plus ou moins le même schéma : de l'aliénation comme un des « Chinois » à l'annexion comme allié étranger en passant par la suspicion. La maîtrise du français a ainsi joué un rôle crucial dans ce processus. C'est effectivement le capital culturel qui faisait la différence entre les autres Chinois et moi, un Chinois dit « développé ». Avec moi, ils partageaient leurs perceptions des Chinois et de la Chine et s'informaient sur le mode de vie « mystérieux » de leur patron. Dans la société congolaise, la maîtrise du français est un indice de classe sociale car elle reflète le niveau d'éducation. Par ailleurs, mon habitus (habillement, comportements, langage, etc.) a joué en ma faveur dans mes rapports avec les Congolais. Dans le cas extrême, ces différences culturelles perçues m'ont permis, mais pas toujours, d'échapper à l'extorsion, au dépouillement, voire à l'arrestation arbitraire. Lors d'une visite surprise de la police judiciaire à l'endroit où je me logeais, Frère Li et moi avons été menottés sans aucune raison ni interrogation. Comme je pouvais m'exprimer en français en mettant l'accent sur l'application incorrecte de la loi de leur part, j'ai été le premier à être libéré. Cette « inspection », sous le prétexte de la recherche de fabricants de fausses plaques d'immatriculation, était en fait une extorsion (plusieurs milliers de dollars américains) de deux Chinois, dont un détenu par la police, malgré l'intervention d'un autre Chinois et de son ami congolais qui occupait un poste de haut niveau dans le gouvernement provincial.

La recherche en sciences sociales pourrait se vouloir neutre, impersonnelle et objective, cependant, il serait partial de négliger l'impact potentiel des chercheuses et chercheurs sur la recherche *per se*. S'appuyant sur mes propres expériences vécues et sur le terrain, cet article met en lumière, de manière introspective, comment le parcours, les identités, la subjectivité et les perceptions extérieures du chercheur influencent la conception de la recherche, le travail de terrain et la production des savoirs (Haraway 1988). Néanmoins, il est important que les chercheuses et chercheurs reconnaissent les contraintes et les conséquences associées à cette influence, tout en exerçant leur agentivité pour s'y adapter et les atténuer.

⁷ La « coupe de pouce » est, selon mon expérience, une coiffure courante parmi les hommes chinois en Afrique car elle est adaptée au climat et facile à s'entretenir, surtout en l'absence de coiffeurs professionnels ou de services abordables. De plus, elle est souvent associée aux masculinités en Chine contemporaine. Ainsi, le changement de mon apparence physique a également influencé mon accès au terrain et mes interactions avec les interlocuteurs.

Bibliographie

Chen C., 2023 – ““Rich but Vulnerable”: Chinese Migrants Meet Street-Level Bureaucrats in the DRC”. *Routed Magazine*, n° 23.
<https://www.routedmagazine.com/post/rich-but-vulnerable-chinese-migrants-meet-street-level-bureaucrats-in-the-drc>

Chuang Y-H., 2021 – *Une minorité modèle ? : Chinois de France et racisme anti-Asiatiques*. Paris, La Découverte, 252 p.

Fresnoza-Flot A., Cheung H., 2023 – “Temporal Contextuality of Agentic Intersectional Positionalities: Nuancing Power Relations in the Ethnography of Minority Migrant Women”. *Qualitative Research*. <https://doi.org/10.1177/14687941231179153>.

Haraway D., 1988 – “Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective”. *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, pp. 575–599.

Kahola Tabu O., 2013 – « Nostalgie coloniale et rapports ambivalents des Lushois face aux Chinois ». *Croisements : revue francophone des sciences humaines d’Asie de l’Est*, vol. 3, pp. 148–165.

Lan S., 2012 – *Diaspora and Class Consciousness Chinese Immigrant Workers in Multiracial Chicago*. New York, Routledge, 198 p.

Ngoie Tshibambe G., 2014 – « Sans chinatown ? L’intégration des migrants chinois à lubumbashi (DRC) ». *Revista da Faculdade de Direito da Universidade Federal de Minas Gerais*, n° 63, pp. 255-278.

Sautman B., Yan H., 2016 – “The Discourse of Racialization of Labour and Chinese Enterprises in Africa”. *Ethnic and Racial Studies*, vol. 39, n° 12, pp. 2149-2168.

Sheridan D., 2019 – “Weak Passports and Bad Behavior: Chinese Migrants and the Moral Politics of Petty Corruption in Tanzania”. *American Ethnologist*, vol. 46, n° 2, pp. 137-149.

Van Reybrouck D., 2012 – *Congo : une histoire*. Arles, Actes Sud, 720 p.

Vertovec S., 2007 – “Super-diversity and Its Implications”. *Ethnic and Racial Studies*, vol. 30, n° 6, pp. 1024–1054.

Wu D., 2021 – *Affective Encounters: Everyday Life among Chinese Migrants in Zambia*. London, Routledge, 236 p.